



UN PIQUE-NIQUE INTERROMPU.

LA

## CHAMBRE N° 7

PAR RAOUL DE NAVERY

II

LES NUITS DU CHATEAU DE MAROLLES

Le Dr Sameran, assez riche pour se passer de clientèle, gardait dans le petit pays qu'il habitait la réputation d'être un original. Adoré des pauvres qu'il soignait pour rien, redouté des sots et plus encore des méchants, il lui arriva fréquemment de se poser en redresseur de torts et de rendre une sorte de justice distributive. Très savant, chérissant la science pour elle-même, resté garçon afin de s'y consacrer davantage, dévoué à ses amis, fidèle au malheur, il gouvernait amicalement le village de Marolles, distribuant les conseils, fournissant les remèdes, consolant les uns, grondant les autres. Maire de sa commune, il fût devenu membre du conseil général si la fantaisie lui en avait pris, mais il n'appréciait dans les fonctions publiques que leur côté réellement utile, et faisait bon marché des questions d'amour-propre ou des querelles de vanité. Son amitié pour M. de Marolles était profonde, bien qu'il

en souffrit. L'obstination du vieillard à tenir éloigné de lui le seul parent qui lui fût sincèrement attaché laissait au cœur du médecin une sourde blessure. Longtemps il espéra triompher de la rancune d'Henriot, mais à peine gagnait-il quelque chose de ce côté que Maxime de Luzarches trouvait le moyen d'anéantir les espérances récemment conçues. La lutte s'envenimait à mesure que l'affaiblissement du malade faisait des progrès, et le Dr Sameran voyait approcher avec épouvante le moment où l'intelligence du vieillard aurait trop baissé pour qu'il fût encore possible de lui indiquer la voie de la justice.

Sameran entraînait alors dans de formidables colères, écrivait à Gaston pour lui conseiller d'entamer une lutte sans merci avec M. de Luzarches et de défendre jusqu'au bout le pain de sa femme et celui de sa fille. Mais Gaston répondait avec une réserve fière qu'il attendrait sans la devancer l'heure de l'équité, et plutôt que de troubler les derniers jours d'un oncle tendrement aimé, il se résignerait à voir passer en d'autres mains une fortune considérable. Tout cela paraissait au digne Sameran plus chevaleresque que pratique, et l'obligeait à persévérer dans une ligne de conduite qui lui pesait parfois étrangement. L'aveuglement obstiné d'Henriot de Marolles sur le caractère et le cœur de Maxime exaspérait le digne homme. Il ne comprenait point que l'hypocrisie de M. de Luzarches l'emportât sur la droiture rigide de Gaston.

Depuis longtemps déjà des ferments de discorde

dénaturaient la cordialité de leurs relations. Henriot se tenait perpétuellement sur la défensive, Sameran gardait toujours une menace ou un conseil à la fin de ses conversations. De temps en temps il parlait avec une sorte d'audace emportée, réclamant pour Gaston une place au foyer des aïeux, défendant Arinda et la blonde Mélati. Il quittait Marolles exaspéré, jurant de n'y jamais remettre les pieds, et le lendemain il y retournait, fidèle à sa tâche et à son devoir. Du reste l'abbé Choisel et Danglebeau soutenaient la même lutte dans un but semblable d'équitables revendications.

Sameran, ce jour-là, se sentait plus mal disposé que jamais à l'égard de son malade, et venait de consigner sur son registre qu'il se défendait à lui-même d'y retourner, quand Sébas, agité d'un tremblement nerveux et le visage bouleversé entra dans le cabinet où le docteur s'efforçait de suivre une grosse question scientifique et d'éloigner de son esprit jusqu'au nom d'Henriot.

—Eh bien ! Qu'y a-t-il encore ? demanda le docteur. Ce mécréant vient-il de rendre sa méchante âme ?

—Non, docteur, grâce au ciel ; nous devons désirer qu'il vive encore puisqu'il doit réparer son injustice ; mais je crains bien d'avoir fait de mauvaise besogne. Moi parti, tout va devenir plus difficile.

—Toi parti ! déserterais-tu ton poste ?

—On m'en chasse, M. le docteur. Cela devait finir par là. M. de Luzarches m'ayant signifié qu'à l'a-